

Ceux qui mangent

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 38

PDF erstellt am: **17.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225999>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

On dîna copieusement au grand restaurant et on applaudit avec vigueur et en cadence un beau discours d'un de nos sympathiques Conseillers d'Etat.

— Y a pas. Pour causer comme ça, d'affilée et sans « quequeyer », il faut quand même être quel'un, dit sentencieusement l'oncle Jérémie qui avait presque la larme à l'œil, tant il avait été « rebouillé » par les belles paroles de l'orateur et peut-être aussi en raison du « clair » qui avait arrosé le dîner. Après diverses allées et venues à travers les nombreux stands de dégustation, nos compagnons, quelque peu échauffés, s'arrêtèrent finalement près de la sortie. Auguste tira sa montre, vaguement inquiet :

— Charrette ! D'abord 5 heures et on avait rendez-vous pour 4 h. 1/2 ! Il faudra assez se diriger du côté de ce Monsieur Sécuritas, comme on avait convenu :

— On a bien le temps, fit le greffier. On va encore goûter un verre de « Fendant » et puis, on ira à la rencontre de nos femmes. On a dû joliment leur manquer, pendant tout ce temps.

Le « Fendant » consciencieusement mis à la « chotte », nos hommes se dirigèrent enfin vers la sortie et virent les femmes qui leur firent de loin des gestes désespérés.

— Veille-toi, Auguste ! Il va y avoir du grabuge. Elles m'ont l'air de ne pas être de bonne humeur.

En effet, dès que nos hommes furent à portée de voix, Adèle, la fiancée d'Auguste, lui cria d'un air furibond :

— C'est le moment de t'amener, espèce de fiancé de rave. Tu ne sais pas laquelle ? On a complètement oublié de passer ce matin vers le « pétabosson », pour notre mariage ! Avec tout ce commerce qu'on a dû voir à ce Comptoir de malheur, nous n'y avons pas pensé, moi encore moins que les autres. C'est pas Tante Rosalie, cette vieille toquée célibataire, qui voulait me rappeler notre mariage. Pour du joli, c'est du joli, oui, ma foi. Ça fait que... nous voilà quittes à recommencer à nous « fréquenter », mais on s'arrangera pour repasser chez le « pétabosson » avant le prochain Comptoir.

La première consternation passée, tout le monde se mit à rire de bon cœur. On alla boire un dernier verre, avant de prendre le dernier train mais les hommes firent encore une pistée du côté des magasins de Bel-Air, pour y faire l'achat d'une babiole quelconque pour leurs compagnes, car ils avaient le sentiment d'avoir bien des choses à se faire pardonner, à la rentrée.

F. Wælfli.

Le véritable « Messager boiteux de Berne et Vevey » pour 1935. — Editeur : Société de l'Imprimerie et Lithographie Klausfeld, Vevey. — Prix : 60 cts.

Pour fêter sa 228e année d'existence, le **Messager boiteux** a fait cette année une apparition au Comptoir Suisse, heureux de faire voir, à ses innombrables amis, la petite presse qui lui permet, il y a quelques deux cents ans, à imprimer le vénérable et si répandu almanach romand. Et c'est peu après l'ouverture du Comptoir que l'édition de 1935 a paru, apportant comme de coutume sa provision d'utiles renseignements (calendrier et foires), d'articles intéressants, d'anecdotes, etc., le tout illustré avec goût.

A part l'avant-propos, très justement optimiste, de jolies planches sont destinées aux poissons du Léman, et des nouvelles de L. Musy, Solandieu, Ed. Michel font bon ménage avec l'histoire du Château de Gruyères, de l'Etat de Monaco, la vie d'un lac et la traditionnelle revue de l'année. Quant à la grande planche, elle est consacrée aux beaux massifs alpestres qui dominent Zermatt ; c'est une heureuse façon de faire apprécier une superbe fraction de nos Alpes suisses romandes. — Bravo !

L. G.

Trop de science. — Bob demande à son frère :

— Est-ce vrai que nous descendons des singes ?

— Il paraît.

— Mais les singes, eux, de quoi descendent-ils ?

— Ils descendent, ils descendent... des arbres, tiens !

Estimation. — Voyons, monsieur Burlureau, dites-moi franchement ce que vous pensez de mon portrait.

— Ah ! madame, je pense que votre peintre aurait dû s'y prendre quinze ans plus tôt.

— N'est-ce pas ? Moi je trouve aussi que son talent a beaucoup vieilli.

Les statues. — Dis-donc, p'pa, pourquoi qu'on élève des statues aux hommes célèbres ?

M. Moutardin, fouillant les arcanes de sa profonde cervelle, y découvre une lumineuse réponse :

— Mais, mon enfant, c'est pour les faire connaître !

CEUX QUI MANGENT

LE ne songe pas à établir ici un parallèle entre ceux qui mangent et ceux qui ne mangent pas, entre les repus et les affamés de la société.

Ce n'est pas, hélas ! que le sujet manquerait d'actualité en ces jours de crise, de chômage et de banqueroutes.

Mais je pense à une chronique plus modeste, plus terre-à-terre et je vous demande, amis lecteurs :

— Vous est-il arrivé de regarder manger ?

Quand je pose cette question, je ne veux point parler d'une investigation, qui serait indiscreète, sur la manière de manger de commensaux ou d'amis.

Pour regarder manger, au sens que je veux dire, il faut se trouver seul, à une table de restaurant, il faut avoir le temps de digérer tout à son aise, et de poursuivre, alors, en promenant sa curiosité autour de soi, des études variées de physiologies.

Si l'on est en société, on est tout entier aux bavardages mutuels. Il faut la solitude pour mener à bien ses recherches, et alors les petites tables de restaurant offrent souvent des études du plus savoureux intérêt.

Brillat-Savarin, l'as des écrivains gastronomiques, avait déjà dans sa *Physiologie du Goût*, modifié le vieux proverbe : « Dis-moi qui tu hantes et je dirai qui tu es » ; il avait écrit : « Dis-moi ce que tu manges et je te dirai ce que tu es ». Je modifie à mon tour et je déclare : « Dis-moi comment tu manges et je te dirai ce que tu es ».

On m'objectera peut-être qu'il est impoli de dévisager ainsi les autres. Avec cela que l'on se gêne beaucoup, aujourd'hui !... et puis il y a de ces « autres » qui ne demandent pas mieux que d'être remarqués et qui font tout ce qu'il faut pour cela.

En tout cas, quand je suis installé dans un restaurant, je regarde.

Et je ne suis pas seul de mon genre.

Aussi, amis lecteurs, lorsque vous êtes à table d'hôte, prenez garde, si ce n'est pas la *Dame Blanche*, comme dans la vieille chanson, c'est peut-être un journaliste en quête de chronique qui vous regarde.

Ce qui frappe le plus un esprit tant soit peu observateur, c'est le calme des commencements et l'animation des fins de repas.

La Fontaine a très justement remarqué que

Ventre affamé n'a pas d'oreilles.

Pourquoi les premiers moments, puisque les autres n'auraient pas le temps de vous écouter ?

Mais bientôt, surtout quand un verre de vin y aide, les langues se délient, les conversations s'animent, les confidences s'amorcent. La satisfaction de l'estomac réchauffe le cœur, fait épanouir les idées. C'est à la fin des repas que s'ébauchent les entreprises et que se révèlent les sentiments, que s'affirment les héroïsmes. Je ne dis pas que ces enthousiasmes durent ; ils ont leurs révéls ou leurs lendemains modérés, voire teintés de regrets... mais s'ils n'ont pas été jusqu'au dangereux *In vino veritas*.

Il n'est pas difficile de remarquer les gens qui ont « bien dîné ».

Cette constatation est la plus facile, sinon la plus amusante.

Il y a bien d'autres études à faire.

On remarque, par exemple le Monsieur qui craint de perdre une minute et de qui l'on ne sait trop que dire : s'il mange en lisant ou s'il lit en mangeant. Quand il sort, il ne sait pas ce qu'il a mangé ou il ne sait pas ce qu'il a lu.

Il y a le client pressé : il doit prendre le train ou il a un rendez-vous d'affaires. Il consulte fiévreusement sa montre ; il expédie avec volubilité son choix : ce sont les premières choses que lui offre le garçon, et il ajoute : « En hâte, n'est-ce pas ? » Lui non plus ne sait trop

ce qu'il mange : il est déjà en chemin de fer... il prépare son entrevue... il mastiquerait, sans le remarquer, le contraire de ce qu'il a commandé !

Il y a les habitués qui ont tout juste leur temps entre les heures de bureau ou de magasin. Ceux-là aussi sont expéditifs : « Potage, veau braisé, cerises, demi blonde » Tout est lancé en une volée. S'ils songent à leur besogne, ce n'est pas pour s'en faire, mais bien plutôt pour s'en plaindre... et puis ils se plongent dans leur journal, aux résultats des courses.

Celui-ci est un bon gourmet à la mine resplendissante. C'est pour lui qu'Harpagon pourrait commettre sa sentence erronée : « Il faut vivre pour manger ».

Rien qu'à le voir s'installer, déplier lentement sa serviette, étudier la carte, on sent qu'il se prépare à se délecter. Il s'informe minutieusement de la qualité des plats ; il compose posément son menu.

Il a pour son entrecôte un regard qui l'attendrissait si elle n'était tendre déjà ; il déguste avec une sage lenteur son verre de Dézaley dont le garçon lui a vanté les mérites ; et comme on enlève le premier plat, il a soin de recommander : « Pas trop vite. »

La vie est belle pour lui, quand le dîner est bon.

Celui-là, par exemple, est d'une toute autre école. Il est vêtu avec élégance, il a des bijoux abondants, il peut donc à en juger par ce qu'il a l'air d'être un « coup de figure » soigné.

Ah ! bien oui !... De l'eau... un œuf cuit à la coque... une tranche de pain gris... un rien de salade... Il est au régime ; il n'a pas faim ; il touche à peine du bout des lèvres aux mets qu'on lui sert ; il les retourne, les épluche de l'œil, les avale avec une résignation attristée qui vous enlèverait l'appétit.

Parlez-moi des scènes de famille auxquelles parfois nous fait assister la table d'hôte, puisque je m'occupe de ceux qui mangent et qu'alors, en règle générale, on ne mange pas, puisqu'on discute...

On peut voir encore l'individu qui a des soucis d'argent, qui chiffre, entre deux bouchées, des différences de Bourse, ou qui approfondit entre deux plats une chronique financière on peut voir celui qui a des peines de cœur et soupire en plongeant le nez dans son assiette ; on peut voir la jeune fille très fière de manger pour la première fois au restaurant et le marmot profitant d'une occasion toute pareille pour s'en fourrer jusque-là...

Il y a le « m'as-tu vu » qui parle très haut et le monsieur délicat qui multiplie à voix basse des formules de politesse ; il y a l'individu qui n'a rien chez lui et qui ronchonne contre tout ce qu'on lui apporte ; il y a la ménagère qui compare sa cuisine à celle du restaurant, critique les recettes employées et découvre dans la sauce de la margarine au lieu de beurre.

Tous ces gens-là ont leurs caractéristiques, leurs attitudes, leurs expressions de physiognomie. Ils disent, rien qu'en mangeant, ce qu'ils sont.

Un curieux.

CHASSEUR SENSIBLE

SIMON Péquignet approche du cap de la cinquantaine ; sa famille est florissante autant que son petit commerce et il serait tout à fait heureux si son tissu adipeux ne se développait pas à vue d'œil. Il a essayé de suivre un régime, de prendre tisane sur tisane, de brider son robuste appétit ; il se contente d'une viande par jour et d'un verre de vin à dîner ; il se met au vert, je veux dire aux légumes et aux fruits, il goûte à peine au potage et finit par renoncer au café et au pousse-café... Il s'achemine toujours vers les cent kilos et cela le désole.

— Allez à la chasse, lui dit le docteur, et ne vous ménagez pas !